

Éditorial

Certains écrits paralysent littéralement l'esprit. D'autres le désarçonnent ou l'offusquent. « *L'éloquence est un mors ; si le mors casse, l'auditoire s'emporte, et rue jusqu'à ce qu'il ait désarçonné l'orateur* » (Hugo, 1869).

La prise de parole est toujours une aventure fabuleuse partagée entre le Bien et le Mal ; le dire « vrai » ou le mentir « faux ». Personne n'y est plus sensible que celui ou celle qui proclame son innocence face au monde sincèrement accusateur ou hypocritement complice.

« Notre premier devoir d'écrivain est donc de rétablir le langage dans sa dignité. Après tout nous pensons avec des mots. Il faudrait que nous fussions bien fats pour croire que nous recelons des beautés ineffables que la parole n'est pas digne d'exprimer » (Sartre, [1948] 1951, p. 305).

S'il y a des limites, ce ne sont que nos propres limites et non celles du langage que nous ne maîtrisons ni ne contrôlons suffisamment¹ au point de nous enfermer dans une vaine arrogance.

Il existe toutes sortes de savoirs et de connaissances à travers le monde que l'humanité « civilisée » ignore superbement. Chacune de ces connaissances, chacun de ces savoirs, quelquefois interdits, parfois oubliés, très souvent occultés, transmet *une vérité* sous forme de verset cosmique, *une réalité* profonde que les lèvres désormais muettes des foules indécises et incrédules ne savent ni énoncer ni prononcer. Il ne reste que les mauvais sorts et les superstitions auxquels se rattachent désespérément ces masses inertes d'esprits abattus. Longtemps soumis à la Parole politique, les rêves s'effilochent semblables aux idées avortées et éphémères des mauvais penseurs,

« [...] philosophes auxquels la sagesse comme une autre Ariane, semble avoir donné une pelote de fil qu'ils s'en vont dévidant depuis le commencement du monde à travers le labyrinthe des choses humaines » (Hugo, 1831).

C'est ainsi que les peuples réagissent et forgent leur destin en le reprenant en main ; les écrits de quelques individus, libres penseurs ou rêveurs solitaires, se transforment alors en mots d'ordre derrière lesquels se rangent les multitudes effrénées, assoiffées de révolution². Pour Anouilh, il en existe deux sortes : les vraies révolutions et les autres :

« D'ailleurs, les vraies révolutions sont lentes et elles ne sont jamais sanglantes. Le sang, c'est toujours pour payer la hâte de quelques hommes comme vous, pressés de jouer leur petit rôle » (Anouilh, [1956] 1972, pp. 46-47).

¹ « Suffisamment exprime que ce qu'on a suffit, mais ne va pas au-delà. Assez exprime que ce qu'on a non seulement suffit, mais encore satisfait amplement à ce que nous voulons. Ce qui suffit ne surabonde pas ; ce qui est assez peut surabonder. De plus, au point de vue de la syntaxe, assez reçoit facilement un complément avec de ; ce que suffisamment ne fait pas, au moins dans le style correct » (Littré, 1863-1872) [Dict., art. *Assez*].

² « Pour que la Révolution soit, il ne suffit pas que Montesquieu la présente, que Diderot la prêche, que Beaumarchais l'annonce, que Condorcet la calcule, qu'Arouet la prépare, que Rousseau la prémédite ; il faut que Danton l'ose » (Hugo, *Les Misérables*, [1862] 1960).

Ne soyons pas de ceux-là, mais de ceux que la pleine conscience des événements rend plus forts de raison et de détermination parce qu'avertis des détours de l'égarement :

- « Le meilleur moyen de faire avorter la Révolution, c'est de trop demander » (Barthou, 1913, p. 168).
- « La pensée vole et les mots vont à pied. Voilà tout le drame de l'écrivain » (Green, 1943).

Tout le drame de l'écrivain réside dans cette sombre pensée : Comment éviter laborieusement tous les mots déplacés, les mots faits d'exigences futiles et les mots décadents ? Une certitude néanmoins : « De tout temps, les époques de vieillissement ont confondu la plénitude et le bourrage. Toute politique décadente multiplie sans fin le nombre des lois » (Abellio, 1972-1975, p. 16).

Il en résulte une sordide manifestation d'incommunication et d'incommunicabilité où les langues tiennent la placée privilégiée du bouc-émissaire,

« mais, si les langues sont comme les nations, il est encore très vrai que les mots sont comme les hommes. Ceux qui ont dans la société une famille et des alliances étendues y ont aussi une plus grande consistance. C'est ainsi que les mots qui ont de nombreux dérivés et qui tiennent à beaucoup d'autres, sont les premiers mots d'une langue et ne vieilliront jamais ; tandis que ceux qui sont isolés ou sans harmonie, tombent comme des hommes sans recommandation et sans appui » (Rivarol, 1923).

Il se présente à nous ainsi donc une alternative : *revêtir le sacerdoce du boss ou bien endosser humblement l'attitude du leader* (Fig. 1). Nos écrits s'en ressentiront d'une manière ou d'une autre : paralyser les esprits ou bien éveiller les vocations, le choix n'est guère difficile selon le tempérament de la personne ; finalement, *tout un chacun aura son mot à dire*.

Annexe

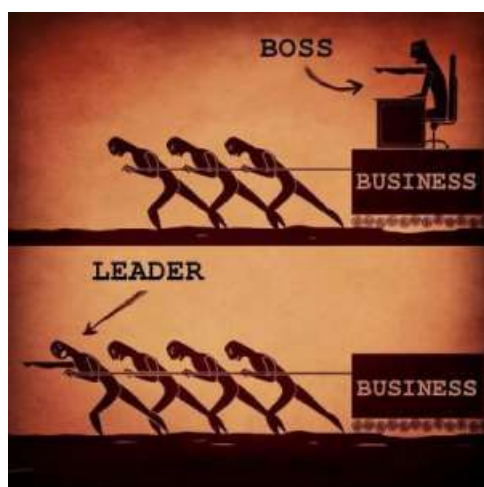


Figure 1 : Boss ou Leader ? (Dang-Fang, 2015)

Références bibliographiques

- ABELLIO, R. (1972-1975). *Ma Dernière mémoire* (Vol. t. II (Les Militants : 1927-1939)). Gallimard, coll. "Blanche".
- ANOUILH, J. ([1956] 1972). *Pauvre Bitos ou le Dîner de têtes*. Gallimard, coll. "Folio", n° 301.
- BARTHOU, L. (1913). *Mirabeau*. Hachette, coll. "Fifures du passé".
- DANG-FANG, Y. (2015, décembre 17). *Leader ou boss*. Récupéré sur Chorège: <http://www.inchoregible.com/inchoregible/leader-ou-boss/>
- GREEN, J. (1943). *Journal*.
- HUGO, V. ([1862] 1960). *Les Misérables*. Flammarion.
- (1831). *Notre-Dame de Paris*.
- (1869). *L'Homme qui rit*.
- LITTRÉ, M. P. (1863-1872). Dictionnaire de la langue française [30 fascicules]. Hachette.
- RIVAROL, A. (1923). *Oeuvres (Littérature)*. Mercure de France, coll. "Les plus belles pages".
- SARTRE, J.-P. ([1948] 1951). *Situations II*. coll. "Blanche", Gallimard.

Pour citer cet article

Foudil DAHOU, « Éditorial », *Paradigmes* 2019/5, p. 07-09.